

Être « nécessairement fou » comme l'énonce Pascal<sup>1</sup> ou souffrir de « maladies nécessaires »<sup>2</sup>, seraient-ce les stigmates de notre humaine condition de « parlêtre » ?

Rompant, tant avec le discours philosophique qu'avec les assignations de « l'ordre médical », la psychanalyse, « science humaine » s'il en fut, en réinterrogeant le clivage entre normalité et pathologie, propose une explication possible à la « douleur d'exister » et de ce que celle-ci doit à l'inévitable *Hilflosigkeit* et à l'immaturation du petit d'homme quand il est « jeté au monde »<sup>3</sup>.

Si Freud en découvrant l'inconscient, a, selon Lacan, jeté les bases d'une « nouvelle raison »<sup>4</sup>, celle-ci n'en est pas moins toujours ignorée, contestée et/ou incomprise par les « non-dupes » que sont, la plupart du temps, ceux qui régissent nos vies en nous voulant, parfois, du « bien » ou qui, du haut de leur « pouvoir rationnellement justifié »<sup>5</sup>, président aux destinées de peuples entiers en instaurant, dans leurs « errements », un chaos d'où, espèrent-ils, pourrait surgir un « ordre nouveau »...

---

<sup>1</sup> Blaise Pascal, *Pensées* in *Œuvres complètes*, Gallimard, collection La Pléiade, Paris, 1962, p.1134

<sup>2</sup> On doit cette expression à Pierre Benoit. Dans la préface au recueil de ses travaux, son ami Jean Perroy a cette formule ramassée : « *Il est des maladies somatiques qui apparaissent comme l'expression nécessaire d'événements inaccessibles.* »

Pierre Benoit, *Le saut du psychique au somatique* in *Le corps et la peine des hommes*, Paris, l'Harmattan, 2004, p. 17

<sup>3</sup> Sigmund Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926) (Michel Tort), Paris, PUF, 1968, p.82.

Voici la citation complète du texte dans lequel apparaît cette expression « *Parmi les facteurs qui contribuent à causer les névroses, et qui créent les conditions dans lesquelles les forces psychiques se mesurent les unes aux autres, trois ressortent particulièrement ; un facteur biologique, un facteur phylogénétique, un facteur purement psychologique. Le facteur biologique est l'état de détresse et de dépendance très prolongé du petit d'homme. Par rapport à celle de la plupart des animaux, l'existence intra-utérine de l'homme est relativement abrégée, il est moins achevé qu'eux lorsqu'il est jeté au monde.* »

<sup>4</sup> Jacques Lacan, *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud* in *Écrits*, Éditions du Seuil, Paris, 1966, p. 493-528.

<sup>5</sup> Jacques Lacan, *Le savoir du psychanalyste. Entretiens de Sainte-Anne, 1971-1972*, document de travail, p. 112.

Cependant, concomitamment, la science, parée d'outils de plus en plus perfectionnés, semble découvrir et valider ce qui n'étaient, jusqu'alors, que des hypothèses issues de la théorie et de la clinique psychanalytiques, et donner ainsi à voir, ce qui sépare le hasard de la nécessité.<sup>6</sup>

C'est dans ce cadre, ainsi défini, que je m'essaierai à des variations sur le thème de travail que nous nous sommes donné pour cette année 2023-2024: « *De quoi être fou* ».

Cette affirmation laissait entendre, dans son équivocité, la folie du monde et de l'époque dans lesquels nous vivons, à travers les derniers (?) soubresauts de cette « déraison » qui, avant Freud, prévalait comme « marqueur » essentiel de la folie des hommes (et des femmes)...

Nous n'étions, en effet, pas tous, désignés comme ayant perdu la raison. Il y aurait eu, au cours de l'Histoire, matière à devenir, sinon à être, fou, mais non, « ça tenait » quand même chez la plupart d'entre nous. Du moins nous nous accrochions, la science et la médecine aidant, à cette vision rassurante et ségrégative. Ségrégative donc rassurante.

Nous savons qu'il faudra, justement, quelques femmes, parfois « folles de leur corps » pour mettre Freud sur la piste de l'Inconscient dont la prise en compte jettera les bases d'une « nouvelle raison » comme le soulignera, à sa manière, Jacques Lacan.<sup>7</sup>

Celui-ci, reprenant ce que Freud avait laissé en jachère et précisant les mécanismes contribuant à la construction d'un sujet dit « psychotique », laisse cependant entendre que ces mêmes mécanismes sont également à l'œuvre en dehors du sujet lui-même.

*« Ce n'est pas parce que la Verwerfung rend fou un sujet, quand elle se produit dans l'inconscient, qu'elle ne règne pas [...] sur le monde comme un pouvoir rationnellement justifié. »*<sup>8</sup>

---

<sup>6</sup> Jacques Monod, *Le hasard et la nécessité. Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*, Édition du Seuil, Paris, 1970.

<sup>7</sup> J. Lacan, *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud* in *Écrits*, Éditions du Seuil, Paris, 1966,

<sup>8</sup> J. Lacan, *Le savoir du psychanalyste. Entretiens de Sainte-Anne, 1971-72*, Document de travail, p. 112.

Le « rationnellement » pour souligner ici, à mon sens, si besoin était, la persistance de cette « *raison censée ordonner le monde humain, en définir le progrès comme advenue du raisonnable, assimilé à la Civilisation...* » pour reprendre les propos de Pierre Boismenu dans son introduction à nos travaux.

Lacan souligne donc, à sa manière, la persistance de cette « raison raisonnable » et ce, malgré les avancées proposées par la psychanalyse.

Il y aurait donc, si l'on suit cette interprétation, quelque chose du règne de « l'ancienne » raison qui résisterait encore à l'avènement de la « nouvelle »...

Ça ne saurait nous étonner et ça viendrait reprendre ce que, Lacan rappelait en 1971 et qui, hélas, reste d'actualité : « La civilisation, enfin, ça na débarrasse d'aucun malaise, comme l'a fait remarquer Freud, bien au contraire... »<sup>9</sup>

Nous aurions donc le choix entre (au moins) deux propositions qui ne s'excluent pas :

« Il y a, dans le monde, matière à être fou mais tout le monde ne le devient pas. »

Ou, autre version plus inconfortable : « Ce qui, dans le monde nous semble "fou" est de même nature que ce qui, en chacun d'entre nous, "dé-raisonne" »

C'est, je crois, dans ce vacillement du domaine de la raison d'avant et (d') après Freud, qu'en contrepoint du thème principal de nos travaux : « *De quoi être fou* », Pierre Boismenu nous saisissait, alors, dans un audacieux retournement, de l'envers de ce qui se présentait plus comme un constat implicite qu'une question.

Via Pascal, Freud, Lacan, Winnicott et quelques autres, il nous dévoilait, en effet, ce qui « double », selon lui, cette proposition, à l'image d'un vêtement dont la doublure échappe à nos regards : « *Comment point n'être fou...* ».

Me glissant, un temps, dans ses pas, je repartirai donc de cette « trouvaille » faite dans les « Pensées » de son « cher Pascal », qu'il énonçait ainsi : « *Les hommes sont nécessairement fous... Et ce serait être fou par un autre tour de folie que de n'être point fou.* »

À quelle(s) folie(s) serions-nous donc nécessairement astreint(s) ?

M'efforçant de retrouver le contexte de cette citation radicalement décapante, je tombais dessus dans les œuvres complètes de l'auvergnat. Je cite :

---

<sup>9</sup> J. Lacan, id. p. 8 ;

« Les hommes sont *si* nécessairement fous, *que* ce serait être fou par un autre tour de folie de ne pas être fou. »<sup>10</sup>

J'entendis, alors, dans cette version, subtilement différente, une dimension rhétorique en forme de possible syllogisme que je n'avais pas perçue, avec tant d'évidence, dans la citation de Pierre.

Cette version qui pourrait résulter, simplement, d'un souci de réécriture plus moderne d'un propos trop « XVII ème », a cependant l'intérêt, par le « si...que » dont elle s'affuble, de renforcer, à mon avis, le « nécessairement fous »

Cependant, méfions-nous car, comme Étienne Périer (son beau-frère) le fait remarquer dans la préface aux « Pensées » publiées en 1670, Pascal « *écrivait sur des petits morceaux de papier à mesure qu'elles (les pensées) lui venaient dans l'esprit. Et tout cela était si imparfait et si mal écrit qu'on a eu toutes les peines du monde à le déchiffrer.* »<sup>11</sup>

Sur fond de toutes ces incertitudes, et, tout à mon propos, je juge cependant, à mon tour, « nécessaire », de m'en tenir à cette version de « La Pléiade » : « si nécessairement fous [...] que », telle que la cite, d'ailleurs, Lacan dans « *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse* »<sup>12</sup>

Dans ce genre de questionnement, le détour par l'étymologie, m'est parfois utile, tant les mots, par leur origine, leur construction et les époques auxquelles ils apparaissent, peuvent nous aider à mieux cerner leur dimension de signifiants auxquels nous aurions à faire, et auxquels, ceux qui nous ont précédé se sont frottés et nous y ont initiés.

C'est ce caractère « **nécessaire** » (à l'origine, donc, d'une « **nécessité** ») sur lequel j'aimerais me pencher afin d'évaluer la pertinence qu'il y aurait, à l'instar de certains auteurs, d'en parer éventuellement diverses manifestations cliniques et les mécanismes psychiques qui les sous-tendent.

Dès le XII ème siècle, il a le sens de « dont on a absolument besoin ». « Il est substantivé pour l'ensemble des choses essentielles dans un mode de vie déterminé. » DHLF : (*nécessaire à toilette*). »

Dès l'ancien français, « **nécessaire** » signifie « **qui ne peut pas ne pas être** » (1220) d'où « **inévitabile, inéluctable** » (1554). Ce sens, pour le Dictionnaire historique de la langue française, est « réalisé dans l'expression *un mal*

---

<sup>10</sup> Blaise Pascal, *Œuvres complètes*, Gallimard, coll. la Pléiade, Paris, 1962, p.1134.

<sup>11</sup> Id. p. 1081

<sup>12</sup> J. Lacan, *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse* in *Écrits*, Éditions du Seuil, Paris, 1966, p. 283.

*nécessaire* (1676) et, depuis le XVII<sup>ème</sup> siècle dans l'acceptation philosophique du mot (1657-1662 Pascal)

Pascal, lui même, s'attachant à promouvoir la « Pascaline », la machine à calculer qu'il vient d'inventer et de construire à 19 ans, estime « nécessaire » l'avis qu'il publie pour « *ceux qui auront la curiosité de voir la dite machine et de s'en servir.* »<sup>13</sup>

Depuis le XVIII<sup>ème</sup> siècle (1743) *nécessaire* est employé spécialement en logique (*vérité nécessaire*)

**Nécessité** : Dès le XII<sup>ème</sup> siècle (1155) ce mot signifie « besoin impérieux, caractère de ce dont on ne peut se passer ».

Un premier sens se dégage ensuite, celui de « misère, pauvreté », réalisé dans la locution *être en nécessité* (1540) et dans le dérivé *nécessiteux*.

Vers 1480, il commence à désigner la fatalité, un événement inéluctable. L'idée de « contrainte », liée à la précédente est réalisée dans la locution **faire de nécessité vertu**.

Au XVII<sup>ème</sup> siècle, *nécessité* comme *nécessaire* entre dans le vocabulaire de la philosophie et de la logique avec deux valeurs différentes : « état de contrainte qui restreint ou annule le libre choix de l'homme » (1656 Pascal) et « enchaînement nécessaire des causes et des effets » (par opposition à *hasard*, *contingence*). C'est dans ce dernier sens que les hommes de sciences, tel J. Monod, l'opposent au *hasard*.<sup>14</sup>

Comment, alors, entendre l'aphorisme pascalien ?

Si on le tire du côté vaguement « syllogistique » que j'évoquais plus haut, on pourrait le déplier ainsi :

- Tous les hommes sont nécessairement fous (ils n'ont pas le choix de ne pas l'être)
- Or je suis un homme
- Donc je suis nécessairement fou, car, étant un homme, il serait fou de penser que je ne le suis pas.

Pascal serait-il freudien avant l'heure ?

Nous serions alors en droit, suivant en cela la proposition princeps que nous avons faite pour mettre le Cercle au travail, cette année (« De quoi être fou »), de nous poser la question : « De quoi Pascal était-il fou ? »

---

<sup>13</sup> Op cit p.

<sup>14</sup> J. Monod : *Le hasard et la nécessité. Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne*, Éditions du Seuil, Paris, 1970.

Je me risquerai à proposer une réponse lapidaire que je me garderai bien de développer, dans un premier temps, vu la faiblesse de ma culture philosophique et le peu d'appétence que j'ai pour l'approfondir, au regard de ce que la psychanalyse vient apaiser en moi en matière d'angoisses existentielles...

Je dirai donc : « Pascal était fou de Dieu ».

Mais j'ajouterai, pour négocier le virage vers ce que j'ai prévu de développer, que Pascal était aussi, fou des douleurs et des contraintes que lui créait une maladie sur laquelle la médecine de l'époque échouait à en trouver la cause autrement que dans les « humeurs » et le mode de vie tour à tour trépidant et ascétique de ce grand « penseur »\*

Ça n'est cependant pas tant l'identité diagnostique de ce qui le rendait fou de douleur qui nous importe, que le sens qu'il lui donnait et l'« usage » qu'il en faisait, que je retiendrai comme illustration d'une forme possible de : « comment point n'être fou. »(de ce qui peut nous rendre fou)<sup>15</sup>

Il était donc, en résumé, si vous me permettez ce raccourci un peu radical, j'en conviens, fou d'un Dieu auquel il faisait don de ses souffrances, causées par un mal qui, par moments, le rendait, acariâtre, tyrannique, voire violent dans ses propos et ses comportements ou, au contraire, le laissait abattu et atone, présentant, en cela, un tableau mêlant invalidité et détresse psychique.

Mais laissons là, pour le moment, ce que j'appellerai : le « cas » Pascal.

En effet, ainsi que le souligne Isabelle Alfandary, à propos du « *problème de la scientificité de la psychanalyse (...) [qui] réside dans l'impossibilité d'une observation réitérable et objective* ». <sup>16</sup>

---

<sup>15</sup> Pascal, Op. cit. *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies*, p.p. 605-614.

\* Chaque époque a eu son lot d'hypothèses diagnostiques pour expliquer ce qui, par moments, le rendait si faible qu'il ne pouvait « marcher sans bâton, ni (se) tenir à cheval » comme il l'écrit à Fermat. Une des dernières en date (1978) avance « la coïncidence non fortuite (vingt-deux fois plus fréquente que le seul hasard ne le permettrait) d'un anévrisme intra-crânien avec des reins polykystiques » cette dernière affection s'avérant « génétiquement transmissible ». Voir : Georges Duboucher : *La maladie de Pascal. Une mise à jour* in *Courrier du Centre international Blaise Pascal* ; 14/92

<sup>16</sup> Isabelle Alfandary, science et fiction chez Freud. Quelle épistémologie pour la psychanalyse ? Ithaque, Paris, 2021, p. 49.

\* Autotélique : Un objet artistique ou une activité autotéliques ne sont destinés qu'à obtenir une grande satisfaction pour la personne qui la crée ou la pratique. Une personne autotélique recherche des loisirs uniquement dédiés à son plaisir. Ex : faire du sport « pour le plaisir » et non pour les bienfaits physiques que cette activité peut apporter. (Source Internet).

*« Le cas en psychanalyse vaut en soi et pour soi, sans être toutefois autotélique\* : il instruit depuis une singularité qui n'est ni simplement particulière, ni immédiatement généralisable. Le cas est contingence faite nécessité : le hasard d'une rencontre entre deux sujets - deux inconscients... »<sup>17</sup>*

Ces spécificités du cas en psychanalyse qui en rendent délicate voire problématique toute évocation publique, font écho à ce qu'Andrée Lehmann évoquait à propos de la difficulté qu'il y a à *« soutenir une position d'analyste dans des conditions qui ne s'y prêtent pas. »<sup>18</sup>*, ce que j'assimilerai plutôt à un travail en milieu « hostile », pour employer un langage militaire ou cher aux explorateurs en tout genre...

Pour rappel, Andrée Lehmann précisait ainsi sa pensée : *« La médecine se soutient d'un champ de référence de nature scientifique, dont le contenu est un savoir portant sur le fonctionnement du corps. "Scientifique" signifie que les connaissances acquises sont considérées comme objectives, c'est-à-dire reproductibles lorsque les conditions de l'expérience restent comparables. »<sup>19</sup>* Elle poursuivait : *« De telles conditions de répétabilité, d'extension constante et d'accumulation ne sont pas revendiquées dans le domaine de la psychanalyse. »<sup>20</sup>*

Reprenons le cours de notre propos. Qu'est-ce que serait, alors « être nécessairement fou » ?

Si l'on se réfère au sens le plus ancien rencontré dans la langue française du terme nécessaire (« **qui ne peut pas ne pas être** ») (1220), l'expression « être nécessairement fou », donnerait, combinée avec l'essence de la proposition pascalienne : « **ne pas pouvoir ne pas être fou** ».

Serait-ce, là, le signe quasiment pathognomonique de l'humaine condition ? Peut-on guérir de cela sans perdre son humanité ?

Faudrait-il, alors, désavouer Samuel Beckett, quand il fait dire à l'un des protagonistes de « En attendant Godot » : « Nous naissons tous fous ; quelques uns le demeurent. », ce qui laisse entendre que certains en « guérissent » ?

---

<sup>17</sup> I. Alfandary, *Science et fiction chez Freud. Quelle épistémologie pour la psychanalyse ?* Ithaque, Paris, 2021, p. 49.

<sup>18</sup> Andrée Lehmann, *L'atteinte du corps. Une psychanalyste en cancérologie*, ères, Toulouse, 2014, p. 222.

<sup>19</sup> Andrée Lehmann, op. cit., p.224.

<sup>20</sup> Id. p.224.

.....  
.....  
J'en étais là, et dans une grande difficulté à tenter de construire une réflexion cohérente, quand, dans ces moments d'aboulie dus, entre autres, à des imprévus funestes, je fus frappé de la rythmique induite par la répétition de cette double négation si présente dans la langue française et qui, comme une musique familière, en convoqua immédiatement une autre, construite sur le même modèle du « ne pas...ne pas » ; je veux parler de : « **Ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire** » qui définit l'impossible, lequel, selon Lacan, caractérise le réel.

À la réflexion, ça n'était pas nouveau, pour moi, de rencontrer cette figure de la **double négation** : « ne ...pas » (cette fois, elle-même doublée) qui, dans le champ grammatical préside à ce que les linguistes ont isolé, sous la forme d'un mécanisme en deux temps, un temps **discordantiel** et un temps **forclusif**.

Je m'étais, il y a quelque temps aventuré dans ce champ avec, pour tout viatique cette parole de Lacan : « *l'inconscient a à faire d'abord avec la grammaire, il a aussi un peu à faire, beaucoup à faire, tout à faire avec la répétition, c'est-à-dire le versant tout contraire à ce quoi sert un dictionnaire.* »<sup>21</sup>

J'avais cru retrouver cette double détente dans les deux temps de la *Verwerfung* tels que Freud les énonçait dès 1908 en décrivant « *l'insuccès de l'effort de pensée (de l'enfant) qui facilite le rejet et l'oubli de celui-ci.* »<sup>22</sup> Soit, j'y insiste : le rejet **et** l'oubli du rejet.<sup>23</sup>

Cette négation « doublée » allant jusqu'à s'inviter dans le dire même de Lacan sur cette « nouveauté » dénichée chez Freud : « *...le procès dont il s'agit ici sous le nom de Verwerfung et dont je ne sache pas qu'il ait jamais fait l'objet d'une remarque un peu consistante dans la littérature psychanalytique.* »<sup>24</sup>

Je me trouvais, là, subitement, happé, par ces étranges assonances, proches, peut-être, de ce que Jean Allouch identifiait, à propos de la traduction d'*Hamlet* par Jean Malaplate<sup>25</sup>, comme « *un certain rapport au symbolique comme tel* » et

---

<sup>21</sup> Jacques Lacan, *Le savoir du psychanalyste. Entretiens de Sainte-Anne*, 4 novembre 1971, document de travail. P.11.

<sup>22</sup> Sigmund Freud, *Les théories sexuelles infantiles* (1908) in *La vie sexuelle*, (Denise Berger, Jean Laplanche et coll.), Paris, PUF, 1969, p. 21.

<sup>23</sup> J.-P. Basclat, *Les « maladies nécessaires » : Le discord du forclusif ?*

<sup>24</sup> J. Lacan, *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 1966

<sup>25</sup> William Shakespeare, *Hamlet*, (1604-1605 / 1623) (Jean Malaplate), édition bilingue, Paris, José Corti, 1991.



qu'il décrit ainsi : « *Il s'agit d'une certaine façon qu'ont les mots mais aussi les structures grammaticales (en tant qu'elles définissent des places qui sont, elles aussi, partiellement permutable) de prendre leur indépendance notamment à l'égard du sens mais aussi à l'endroit de ce que les logiciens appellent la référence.* »<sup>26</sup>

D'autres aphorismes, toujours scandés par ce « **ne pas...ne pas** », surgirent alors de ma mémoire et de mes lectures, entre autre cette autre évocation de Jean Allouch, pour lequel : « *Lacan notait [...] que la dépression, comme on l'appelle, survient après qu'un sujet ait reculé devant un acte auquel il ne pouvait pas ne pas se résoudre.* »

Comme si, s'y résoudre, à cet acte, « y passer », à l'acte, c'était se faire le jouet d'une contingence, qui ferait que cesse de ne pas s'écrire ce qui ne pouvait pas, jusque là, s'écrire.

En matière de reculade, Hamlet me vint, bien sûr, immédiatement à l'esprit, ce qui ne peut nous étonner, le *ghost* de Jean Allouch n'ayant jamais été aussi présent que dans les moments de cette difficulté d'écriture évoquée plus haut.

Hamlet, donc, ce prince qui « *...plutôt que de se rendre digne du nom de son père en supprimant son assassin, [...] se dédouble, devient acteur de la folie pour ne pas être fou.* »<sup>27</sup>

Allouch, dans l'impressionnant travail qu'il mena sur la problématique freudienne du deuil, « interprétée » par Lacan, se penche sur la procrastination du Prince d'Elseleur qui, cachant l'embarras que lui cause l'injonction du fantôme de son père de le venger, invoque la folie à laquelle tous vont finir par croire. (L'embarras étant à entendre, ici, comme le précurseur de l'angoisse, comme y insiste Lacan.)

Hamlet, selon l'interprétation psychanalytique « classique », « *ne frappe pas Claudius car Claudius représente pour lui quelqu'un qui a réalisé son propre complexe d'Œdipe, tué son père et couché avec sa mère. Frapper Claudius serait donc se frapper soi-même.* »<sup>28</sup>

---

<sup>26</sup> Jean Allouch, *Érotique du deuil au temps de la mort sèche*, Paris, E.P.E.L., 1995, p. 193

<sup>27</sup> Marie-Thérèse Jones-Davies préface à *Hamlet* (William Shakespeare) Édition bilingue, traduction Jean Malaplate, Librairie José Corti, Paris 1991, p.vii.

<sup>28</sup> J. Allouch, op. cit., p. 185.

S'appuyant sur le fait, qu' « à la différence d'Œdipe, Hamlet, lui, sait qui il doit tuer. »<sup>29</sup>, Allouch, tout en décomposant ce qui préside à la levée de la procrastination d'un Hamlet en exil de son désir (entre autres : la mort d'Ophélie, la scène du cimetière et la manifestation du deuil de Laërte), met en lumière la théorie lacanienne du deuil, ce dernier s'inaugurant par une opération « inverse » de la forclusion.

Cette opération est ainsi résumée (avant d'être décomposée et précisée) : « Dans la forclusion, l'appel s'adresse à un terme symbolique, le Nom-du-Père, et c'est donc dans le symbolique que le psychotique avec cet appel vain, a affaire à un trou. Dans le deuil, le trou est réel. »<sup>30</sup>

C'est, en effet, en sautant dans un trou réel, la tombe d'Ophélie, qu'Hamlet « saute » également dans une position d'endeuillé, en contestant, physiquement, à Laërte, d'être, plus que lui, affligé par la perte d'Ophélie.

Ce faisant, il met fin, à son insu, à la procrastination qui l'affectait depuis qu'il « savait » et se met en condition de cesser de « reculer devant un acte auquel il ne pouvait pas ne pas se résoudre ».

L'exemple de la procrastination d'Hamlet, suivie de sa « plongée » dans le deuil d'Ophélie qui débouche sur la possibilité du passage à l'acte, tout cela ne peut-il pas se lire comme le surgissement d'une **nécessité** qui préside au fait que, ce qui ne cessait pas de ne pas s'écrire, ne cesse plus de s'écrire ?

Comme Lacan le souligne, ce « nécessaire » auquel il dit s'être « complu », c'est « ce qui ne cesse pas de s'écrire, car le nécessaire n'est pas le réel »<sup>31</sup> qui, lui, est « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire »<sup>32</sup>

La question se poserait de savoir si un fait contingent (ici la mort d'Ophélie) peut « entamer », un temps, l'impossible qui caractérise le réel (**ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire**) et donner ainsi naissance à du nécessaire qui apparaîtrait comme « ce qui ne peut pas ne pas être. »

Nous aurions alors, là, l'articulation de l'impossible du réel (**ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire**) avec ce « mal nécessaire » (**ne pas pouvoir ne pas être fou**) déjà rencontré dans les avatars lexicaux de la nécessité et qui préfigure cette autre notion reprise par Pierre Benoit, de « maladie nécessaire »<sup>33</sup> (c'est-à-dire

---

<sup>29</sup> Id. p. 186.

<sup>30</sup> Ibid. p.250.

<sup>31</sup> J. Lacan, *Le séminaire XIX « Encore »* p. 132.

<sup>32</sup> J. Lacan *Le séminaire XIV « La logique du fantasme »*

<sup>33</sup> P. Benoit, *Le saut du psychique dans le somatique* in *Le corps et la peine des hommes*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 195.

**ce qui ne cesse pas de s'écrire**) car ces trois formules, nouées ensemble, peuvent nous aider à aborder cette réalité clinique que j'ai longtemps fréquentée : celle d'une contrainte incontournable se traduisant dans (par ?) l'apparition de maux tant physiques que psychiques qui se présentent à la science et à la médecine comme autant d'énigmes que ces dernières échouent, bien souvent, à déchiffrer et dont elles se détournent.

Pour en revenir (une dernière fois ?) à Pascal, sa première formulation, énonçant cette contrainte (« **ne pas pouvoir ne pas être fou** »), semble s'inscrire, pour le profane, dans le champ de la morale où elle serait le signe de la volonté de Dieu pesant sur nos misérables existences. L'Homme, qui a offensé Dieu en s'aimant lui-même plus que Dieu, doit s'amender.

La « conversion » de Pascal (mystique, celle-ci) est donc soumise à la **nécessité** d'aimer Dieu plus que toutes choses (y compris soi-même).

On pourrait voir aussi, dans cette nécessité que Pascal s'inflige, de se détourner des plaisirs d'une vie mondaine mais aussi de ses peines et de ses souffrances pour accéder au plaisir plus grand, à ses yeux, d'aimer Dieu, une attitude qui n'est pas sans rappeler « l'ascèse cynique » d'un Diogène qui « *s'entraîne à mépriser le plaisir en vue d'un plaisir plus grand* ». <sup>34</sup>

Je cesserai cependant de jouer au philosophe pour rappeler que, pour la psychanalyse, le plaisir est ce qui vient mettre fin à la jouissance et, qu'à ce titre, l'extase mystique de la nuit du 23 novembre 1654 peut sonner à nos oreilles comme inaugurant un réaménagement radical de la vie pulsionnelle de Pascal pour l'extraire d'une vie scandée par une plainte incessante et que, le plaisir de plaire à Dieu vient contrer (ou contrarier) la jouissance d'un corps martyrisé par la maladie.

Quant aux deux autres propositions, en revanche, (« **ne pas cesser de ne pas s'écrire** » et la notion de « **maladies nécessaires** ») elles me semblent être les rejetons de cette révolution copernicienne qu'est l'invention par Freud de l'Inconscient, dans le champ duquel, tant les catégories du Bien et du Mal que celles liées à la temporalité, n'ont pas cours.

Nous serions donc passés d'une contrainte, extérieure à l'Homme, immanente et celant nos destins, à une autre inhérente à notre singularité de parlêtre.

---

<sup>34</sup> M.-O. Goulet-Cazé, *L'ascèse cynique. Un commentaire de Diogène Laërce VI 70-71*, Librairie philosophique J. Vrin, Paris, 1986, p. 206.

En quoi cette singularité nous contraindrait-elle à la maladie somatique ou à la maladie mentale ? (Le recours à l'une ne dispense pas de souffrir également de l'autre).

En quoi cette condition, d'être, avant tout, de par notre condition humaine, « sujets à l'inconscient », ferait que nous serions sujets à être fou ou malade, comme on est sujet au rhume des foins ou à la mélancolie ?

Peut-être, convient-il, à ce stade de notre réflexion, de revenir sur la « nature » de cet inconscient et sur la façon dont il s'est constitué.

Il nous faut, pour cela, convoquer un autre champ, celui d'une « science de la nature » (*Naturwissenschaft*) chère à Freud et dans lequel il place la psychanalyse, contre l'avis qui pousserait plus d'un à en faire une science de l'esprit (*Geisteswissenschaft*).

Ainsi que le souligne Érik Porge, Freud « récuse d'ailleurs cette opposition pour ne retenir comme valables que les sciences de la nature. Il gardera toujours l'espoir d'asseoir la métapsychologie sur des bases organiques et chimiques. »<sup>35</sup>

Sans m'abandonner à ce fantasme, je rappellerai, cependant, quelques réalités biologiques.

En 1926, Louis Bolk, anatomiste hollandais, dans une conférence intitulée *La genèse de l'homme*, livre à la communauté scientifique, un concept qui connaîtra un certain succès, celui de « néoténie ».

L'espèce humaine se caractériserait, selon lui, par une « foetalisation » toujours plus accentuée de son évolution. Le petit d'homme, par la prématuration de sa naissance, serait plus dépendant des adultes que dans d'autres espèces animales

Si l'on prend, un tant soit peu, en considération, cette immaturité neurologique spécifique aux petits humains quand ils sont « jeté(s) au monde »<sup>36</sup>, force est de constater que les moyens dont ils disposent pour « affronter la vie », selon l'expression consacrée, peuvent s'avérer insuffisants, qu'ils se posent en termes de motricité, de ressenti, de processus idéatoires ou, *a fortiori*, de mécanismes psychiques.

---

<sup>35</sup> Érik Porge, *Vol d'idées ? Wilhelm Fließ, son plagiat et Freud*, suivi de *Pour ma propre cause*, de Wilhelm Fließ, Paris, Denoël, 1994, p. 10.

<sup>36</sup> Sigmund Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926) (Michel Tort), Paris, PUF, 1968, p.82.

Si l'on tient compte de ce que Louis Bolk nomme « néoténie » et qui fait que « nous entrons trop tôt » dans la vie<sup>37</sup>, ce que Freud semble prendre en considération et que Lacan invoque pour « *pousser un peu plus loin* » sa présentation du stade du miroir<sup>38</sup>, l'inconscient tient, peut-être, moins à ce qui, au fil du temps, s'accumule et se dépose, se « sédimente », qu'à ce qui nous manque ce qui, de nous, en nous, est carence, au départ de nos vies et qui, peu à peu cède la place à une « raison » au service de laquelle le langage s'engage avec plus ou moins de réussite.

J'ai déjà eu l'occasion de souligner l'importance de la prématurité neurologique de l'*infans* qui l'expose, tout un temps, et de manière itérative, à ce que, ce qui lui advient et se présente à lui, est souvent « en excès » par rapport aux moyens dont il dispose alors, pour, d'une manière ou d'une autre, le « psychiser ».<sup>39</sup>

La tension d'avoir à s'approprier des signifiants qui n'en sont pas encore pour lui ou qui lui apparaissent « énigmatiques »<sup>40</sup>, peut avoir, parfois, une dimension traumatique, mais elle convoque, avant tout, ce « proto-sujet » qu'est encore le petit d'Homme, à l'exploit de « *forcer sa nature* » comme le dit le poète<sup>41</sup>.

Ce « forçage », s'il est gage d'une maturation à conquérir, contribue cependant à inscrire, le sujet en construction, dans le champ de la jouissance dont Lacan nous rappelle qu'elle « *est toujours de l'ordre de la tension, de la dépense voire de l'exploit.* »<sup>42</sup>

Lacan l'affirmera haut et fort : « *Lui, le corps enfin, s'introduit dans l'économie de la jouissance (...) par l'image du corps. Le rapport de l'homme (...) avec son corps, s'il y a quelque chose qui souligne bien qu'il est imaginaire, c'est la portée qu'y prend l'image et au départ, j'ai bien souligné ceci, c'est qu'il fallait pour ça quand même une raison dans le réel, et que la prématuration de Bolk (...) c'est*

---

<sup>37</sup> Jean-Bertrand Pontalis : « *Si nous débutons mal dans la vie, c'est que nous y entrons trop tôt* », *Nos débuts dans la vie selon Mélanie Klein* in *Après Freud*, Gallimard, coll. Idées, Paris, 1968.

<sup>38</sup> Jacques Lacan, *Propos sur la causalité psychique* (1946) in *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil, 1966, p.187

<sup>39</sup> J.-P. Bascllet, *Les « maladies nécessaires » : le discord du forclusif ?*

<sup>40</sup> Voir Jean Laplanche et sa théorie de la *séduction généralisée*, en particulier dans *Problématiques III*, Paris PUF, 1987.

<sup>41</sup> André Frédérique , « *Qui peut vivre/ un peu plus/sans forcer sa nature ?* », *Le moribond*, in *Histoires blanches*, Paris, Éditions Plasma, 1980, p.119.

<sup>42</sup> J. Lacan, *Psychanalyse et médecine*, document de travail, 1966, p. 98.

*qu'il n'y a que la prématuration qui l'explique, cette préférence pour l'image qui vient de ce qu'il (l'enfant) anticipe sa maturation corporelle...»<sup>43</sup>*

Peut-être même, si nous prenons en compte cette « *raison dans le réel* » qu'est la « *prématuration* » du petit d'homme, pourrions-nous amender l'aphorisme lacanien, en précisant que c'est, avant même que ce corps immature n'acquiert son statut imaginaire, qu'il « *s'introduit dans l'économie de la jouissance.* »<sup>44</sup>

Nous aurions alors affaire à un corps participant à (de) ce réel d'où reviendra au sujet devenu mature, ce qu'il y a rejeté (et qu'il a oublié qu'il a rejeté) à l'aide du seul mécanisme dont il disposait alors : la forclusion.

C'est bien dans ce réel du corps que s'inscrivent des dysfonctionnements, des lésions, des stigmates dont l'apparition, la résurgence et la persistance sont autant de défis lancés à la science et la médecine et qui confrontent patients et soignants à une impuissance trouble quand ils cherchent, ensemble ou les uns contre les autres, à savoir « ce que ça veut dire »...

« Ça » ne « veut » rien dire ; « Ça » dit, tout simplement, serait-on tenté de dire, puisqu'ainsi que l'énonce François Perrier :<sup>45</sup> *Une fois de plus, le corps ne vient jamais dans le langage qu'à la place d'un langage, c'est-à-dire que comme signe d'absence d'une supplémentaire métaphore.* »

À propos de métaphore, il en est une, un peu oubliée, dans nos milieux, qui, pourtant, pourrait résumer mon propos. C'est celle du « mascaret », cet affrontement entre deux flots, deux flux, créés par la remontée de la marée dans l'estuaire et jusque dans le lit d'un fleuve.

Elle nous est proposée par Pierre Benoit pour décrire selon quelles modalités, chez le sujet, coexistent (à jamais ?) deux langages : l'un « *de la nature* », l'autre venant « *des langues que nous parlons et des cultures qu'elles véhiculent* »<sup>46</sup>

Il propose le concept d'un « *tiers langage* » qui ne serait « *peut-être qu'une mouture modernisée du ça groddeckien et freudien* » et qui naîtrait de la rencontre voire de l'affrontement de ces deux « *flux* ».

- l'un, celui dit : « *de la nature* », qui serait issu d'un « *système biologique naturel* » et de citer comme exemple « *l'odeur spécifique de la mère voire de son*

---

<sup>43</sup> J. Lacan *La troisième* APM, document de travail.

<sup>45</sup> François Perrier, *Les corps malades du signifiant*, Paris, Inter Éditions, p. 117

<sup>46</sup> P. Benoit, Op. cit. p. 187.

*lait qui ferait signe au nourrisson*», (Dolto n'est jamais loin, dans la clinique et la réflexion de Benoit), soit quelque chose proche de « *l'empreinte* » décrite par Konrad Lorenz.

Benoit définit ainsi ce qu'il nomme « *flux sémantique primaire* », expression qu'il emprunte à Milan Kundera<sup>47</sup> : « *un langage, en quelque sorte sans sujet, de la nature qui, sous de multiples aspects, y joue un rôle qui nous apparaît comme de plus en plus intriqué aux jeux de la matière vivante.* »

- l'autre, provenant d'un « *système artificiel, fait des langues que nous parlons et des cultures qu'elles véhiculent.* »<sup>48</sup>

Cette rencontre qu'il qualifie de « *franchement conflictuelle* »<sup>49</sup> trouve, pour lui, son illustration dans le phénomène du **mascaret**.

Benoit soutient que cette confrontation « *a le pouvoir d'agir spécifiquement sur la vie organique* » des sujets humains.<sup>50</sup>

Les « *langues que nous parlons et les cultures qu'elles véhiculent* » viennent, bien sûr, la plupart du temps, déferler et recouvrir le « *langage de la nature* » dont le corps participe, mais sans toutefois l'abolir (*Aufgehoben*), puisqu'on peut constater, dans la clinique, que ce dernier est toujours susceptible de resurgir comme langage, énigmatique, sans parole, mais qu'une parole humaine peut (parfois) affaiblir voire faire taire, tant l'être humain, par le langage « *sémantise le réel et ce, très tôt, bien avant de se retrouver pris dans l'imaginaire spéculaire qui le fera quitter (...) son monde pour entrer dans le notre.* »<sup>51</sup>

Revenant sur l'aphorisme lacanien : « *L'inconscient est structuré comme un langage* », Benoit qui a déjà interpellé Lacan sur la nature de ce langage (« *Oui, Monsieur, mais lequel ?* »), ajoute que cet inconscient « *est non point, à proprement parler une instance psychique, mais une instance du corps, une instance de commande des phénomènes du corps ; Et même (...) une instance sémantique de commande.* »<sup>52</sup>

Dans un autre texte, il affine encore son propos et conclut : « *Moi je dirais que l'inconscient est un langage métabiologique.* »<sup>53</sup>

---

<sup>47</sup> C'est dans l'ouvrage de Milan Kundera, « *L'insoutenable légèreté de l'être* » que P. Benoit relève qu'« *à propos d'une expérience érotique, il est question d'un corps transformé en « fleuve sémantique.* »

<sup>48</sup> Pierre Benoit : « *Le corps et la peine des hommes* » Paris, L'Harmattan, 2004, p.162

<sup>49</sup> Id. p. 163

<sup>50</sup> Ibid. p.180

<sup>51</sup> Op. cit, p.177

<sup>52</sup> p. 169

<sup>53</sup> p. 370

Il s'agirait donc d'un langage du corps, dans le corps, par le corps, qui signe notre appartenance à l'ordre biologique, à l'animalité dont nous sommes issus. C'est bien ce même corps (même si son apparence change) qui, parfois longtemps après, se trouve être le siège des « *maladies nécessaires* » évoquées plus haut. C'est bien dans le réel de ce corps qu'elles surgissent, signalant ainsi ce qu'il a pu en être, de ce corps, à l'aube de notre existence : une figure du réel.<sup>54</sup>

Ce réel dont le corps participe au départ de la vie du petit d'homme, ce dernier le retrouvera sur sa route, sans le reconnaître mais en l'éprouvant.

## CONCLUSION

Je conclurai par les mêmes phrases que j'employais pour clore une précédente réflexion sur la « nécessaire » prise en compte de la réalité biologique qui contraint notre développement psychique et dans lequel la forclusion s'inscrirait, non comme un phénomène pathologique, mais comme un élément constitutif de notre humanité.

Si l'**acquisition du langage parlé** signe en effet la manifestation emblématique du processus d'homínisation et de l'accès au symbolique (seule dimension à pouvoir témoigner de cet impossible qui caractérise le réel, comme le suggère Lacan.)<sup>55</sup>, elle n'abolit pas le fait, pour l'enfant, d'avoir été exposé, tout un temps, à un « *flux sémantique primaire* » que seul son corps avait en charge, avant que son névraxe suffisamment développé et complexifié puisse le faire.

Ce « *flux sémantique primaire* » des premiers temps, s'effacera ensuite progressivement, selon Pierre Benoit, derrière celui du « *langage parlé des hommes (...)* langage qui implique au contraire qu'un sujet parle et que s'engage le "jeu du je". Le jeu fondateur de l'humain. »<sup>56</sup>.

Il reste cependant toujours possible, pour un sujet humain, d'y faire, à son insu, retour, d'y avoir recours sans le savoir, et par un « dys-fonctionnement » du corps, témoigner ainsi de ce réel où gisaient les signifiants forclos, ce réel du corps par lequel l'humain en devenir signait, alors, sa présence au monde, quand il n'y avait pas encore de sujet pour s'y reconnaître.

Novembre-Décembre 2023

---

<sup>54</sup> Voir à propos de cette notion : Ginette Michaud *Figures du Réel. Clinique psychanalytique des psychoses*. Préface de Jean Oury, Paris, Denoël, 1999, P. 144.

<sup>55</sup> J. Lacan Le Séminaire. " ...ou pire " (1971-1972), Paris, Le Seuil, 2011, p. 141.

<sup>56</sup> P. Benoit, op. cit., p. 170.





